

Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Herausgeber: Société Forestière Suisse
Band: 22 (1871)
Heft: 9

Artikel: Les cultures des coupes dans les taillis simples et composés
Autor: Greyerz, Walo de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-784400>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour enlever les vieux arbres endommagés, on pourrait mettre cette forêt en bon état de rapport, et en retirer d'autant plus d'avantages qu'elle est très-près du village, et qu'on devait regretter d'y voir pourrir encore chaque année beaucoup de bois.

Les travaux de dessèchement du Hasli furent visités à partir de Meiringen, sous la direction des ingénieurs qui les ont exécutés; ils obtinrent une approbation unanime. Les résultats s'en montrent déjà de la manière la plus réjouissante; il n'y a plus d'inondations, et en outre le produit des terrains de la vallée augmente rapidement.

Le jeudi les excursions furent terminées par une visite aux torrents de Tracht et de Schwanden. Malheureusement les hautes eaux du printemps et de l'automne ont détruit au torrent de Tracht plusieurs digues transversales, et ont causé des ravages à Brienz.

Nous espérons pouvoir déjà publier le protocole et le rapport sur les excursions dans le prochain numéro de cette feuille.

Landolt.

Les cultures des coupes dans les taillis simples et composés.

La régénération artificielle d'une coupe de futaies présente des difficultés. Les circonstances atmosphériques défavorables, l'envahissement des mauvaises herbes, les ravages des insectes, surtout des vers blancs, peuvent nuire aux jeunes plants de telle façon que le succès est fort compromis ou se trouve absolument nul. Dans les cultures des taillis-simples et composés, on a encore, à côté des dangers signalés ci-dessus, une autre calamité à combattre. Les souches et surtout les racines des trembles poussent des rejets, qui nuisent même aux cultures qui avaient parfaitement prospéré pendant 4 ou 6 ans; les meilleures essences qu'on a plantées ou semées, sont étouffées au point qu'elles périssent ou ne donnent que des sujets effilés, dont l'épaisseur n'est pas en proportion de la longueur. On peut, il est vrai, parer en quelque mesure à cet inconvénient, en faisant couper chaque année pendant 5 ou 6 ans les rejets de tremble qui peuvent nuire aux meilleures essences qu'on a plantées entre les souches. Mais ce travail est extrêmement coûteux, on ne peut le faire exécuter

qu'en dépensant chaque année de 12 à 15 fr. par arpent ; il est difficile d'en venir à bout quand les coupes sont considérables, de 30 arpents par exemple, que les ouvriers sont rares, et que la bonne qualité du sol favorise la croissance des mauvaises herbes. Il est rare que l'on puisse se dispenser entièrement d'opérer ces expurgades, pour peu qu'on désire que les cultures aient quelques chances de succès ; mais en procédant à la plantation il y a moyen de s'y prendre de façon qu'on puisse plus tôt renoncer à cette mesure. Sous ce rapport j'ai fait des essais de semis de pins et de mélèzes entre les souches ; quoique les semis aient parfaitement réussi, il n'y a pas eu de résultats, parce qu'ils ont été presque entièrement étouffés plus tard par les rejets de souches et de racines.

En général, dans tous les bons sols, je n'ai jamais vu réussir les semis, parce que leur croissance ne saurait tenir tête à celle de rejets ; quand même les semis naturels provenant des baliveaux de bouleaux, de hêtres, de chênes et de charmes couvrent complètement le sol, ils ne prospèrent que quand les souches sont très-éloignées l'une de l'autre, et que le terrain reste quelques années sans être envahi par les mauvaises herbes et les drageons des trembles ; c'est le charme qui se tire le mieux d'affaire, parce qu'il peut supporter l'ombre. Je suis donc d'avis qu'il faut faire abstraction des semis pour améliorer les peuplements dans les coupes des taillis. Mais s'il faut absolument semer, parce que pour une raison ou pour une autre, tout autre mode de repeuplement artificiel se trouve exclu, on donnera la préférence au charme, et on mettra la semence en terre une année avant la coupe, afin qu'elle puisse germer au printemps qui suivra la vidange. Il faut éviter de même de faire des plantations avec des sujets trop petits ; ils restent trop longtemps à raz le sol, et on se voit obligé de prolonger outre mesure les coupes de nettoyage pour favoriser leur croissance. En revanche, j'ai obtenu d'excellents résultats avec des mélèzes, des pins de Weymouth, des pins noirs et des pins sylvestres, âgés de 2 à 3 ans ; après la première année de la plantation ils ont crû promptement en hauteur, on a fait les coupes de nettoyage pendant 2 ou 3 ans ; ensuite, entre la sixième et la huitième année, on a opéré une coupe radicale des bois blancs, qui ont déjà produit quelques fagots (de mauvaise qualité, il est vrai,) alors les cultures se sont trouvées

avoir pris leur place dans le peuplement. De même les plantations de hêtres, de chênes, d'érables et de frênes réussissent, si l'on veut se donner la peine d'employer des sujets repiqués d'au moins 2 $\frac{1}{2}$ à 3 pieds de hauteur; pour cela il faut que les hêtres et les chênes soient âgés de 5 à 6 ans, et les érables et les frênes de 3 à 4 ans. Les charmes sont une excellente essence pour ces plantations; ils luttent beaucoup mieux que les autres essences contre les herbes et l'ombrage, quand même on n'emploie que des plants de 1 $\frac{1}{2}$ à 2 pieds; il vaut mieux qu'ils aient été repiqués, mais cela n'est pas absolument nécessaire, si les semis n'ont pas été trop épais.

Si nous tenons à avoir çà et là des bouleaux ou des aulnes, ou que la nature du sol nous oblige à en cultiver, il faut remarquer que la grosseur des plants n'influe absolument en rien sur leur bonne croissance; au contraire, après la plantation il faut diminuer fortement la hauteur même des plus beaux sujets, ou encore ne les mettre en terre que sous forme de plants récépés; ce n'est que par ce moyen qu'on peut les faire prospérer dans les cultures en grand; déjà la première année il n'est pas rare qu'ils poussent un rejet vigoureux, qui atteint la hauteur de la tige coupée. Quand on ne plante que quelques exemplaires dans des jardins ou dans des parcs, c'est une autre affaire, parce qu'on peut leur aider à croître de différentes manières, en les arrosant par exemple. On peut recommander la même mesure à l'égard des chênes, particulièrement quand ils n'ont pas été repiqués, qu'ils n'ont pas un chevelu suffisant, ou que leurs racines ont été endommagées. Après avoir pris d'avance des mesures pour que nos batardières nous fournissent assez de sujets qui possèdent les qualités mentionnées, il nous reste encore à obliger les ouvriers à faire de grands et bons trous, et à y fixer les plants avec soin, alors le succès sera certain, surtout si nous ne craignons pas de faire opérer à temps une ou deux coupes de nettoyage pour venir en aide aux sujets plantés.

Mais après tout, ce procédé de culture est et restera beaucoup plus coûteux que ceux que l'on emploie pour les coupes de futaies; ici il faut bien quelquefois débarrasser le sol des mauvaises herbes, mais jamais aussi souvent que dans les taillis; on n'a pas à craindre la gouttière des rejets de souches, et si l'on

a des bois blancs à enlever, ce n'est que lorsqu'ils peuvent au moins fournir quelques fagots.

La production des plants nécessaires dans les pépinières et les bâtardières est aussi très-coûteuse, car si l'on fait annuellement une coupe de 30 arpents, il faut consacrer chaque année un arpent aux pépinières. A ce propos nous recommanderons de ne pas employer deux fois de suite comme telle la même bâtardière, mais de la garnir de l'essence qui doit y former le peuplement définitif, après qu'on en aura enlevé les sujets surnuméraires pour les employer ailleurs. On choisira à cet effet une essence qui soit peu exigeante, mais dont la croissance soit assez rapide et qui fournisse des produits de quelque valeur, par exemple le pin. En résumé, si l'on veut que la valeur des bois ne diminue pas dans les taillis simples et composés, que les peuplements de trembles et de saules ne remplacent pas peu à peu ceux de hêtres, de chênes et de charmes, et que le sol ne s'amaigrisse pas, il n'y a pas d'autres moyens que de compléter et d'améliorer le recru de toutes les coupes par des cultures soignées opérées avec de forts plants, sans se laisser rebuter par les difficultés et les frais, qui en résultent; c'est là du moins pour moi le résultat de l'expérience.

On s'étonnera peut être avec raison que j'admette l'emploi des résineux dans les cultures des taillis, et que je recommande même d'y mélanger les pins; cette opinion a besoin en effet d'être justifiée en présence de ce que la théorie pure nous enseigne, ou exige de nous; elle demande que nous n'employons comme sous-bois des taillis composés, et comme peuplement des taillis simples que des essences capables de produire la régénération par leur faculté de repousser de souches ou de racines. Je ne méconnais point la justesse de cette théorie, et quand il s'agit de choisir les essences pour les cultures des taillis je m'y conforme toutes les fois que cela est faisable; mais la réalité met souvent cruellement en défaut nos prévisions et il s'agit alors de savoir comment il faut se tirer d'affaire, dans les cas qui n'ont pas été prévus par la théorie. En voici un exemple: on a une coupe où les semis ne prospéreront absolument pas, parce que le sol produit beaucoup de mauvaises herbes; on ne peut pas renvoyer de faire les cultures, car quand le sol est bon il faut les exécuter sans délai au printemps ou dans l'automne qui suit la coupe; on n'a pas à dis-

position les essences feuillues qu'on voudrait planter, mais seulement des résineux et spécialement des pins; il me semble que dans ce cas il vaudra mieux en introduire dans le peuplement futur que de laisser les places vides tout à fait improductives, car la valeur du peuplement en sera certainement augmentée sous le rapport de la qualité et de la quantité. Il est vrai que quand la coupe reviendra après une révolution de 30 à 35 ans, il faudra mettre la hache aux résineux, avant qu'ils aient atteint la moitié de l'âge où ils auraient pu donner des bois de service; mais ils fourniront plus de bois d'affouage que si l'on n'avait laissé croître à leur place que des saules, des tilleuls ou des trembles. A 30 ans les pins sylvestres et les pins de Weymouth livrent des quantités de bois déjà très considérables; ils ont amélioré le sol d'une manière très-sensible, et leur bois, encore peu résineux, vaut plus que celui du saule et du tilleul, et pour le moins autant que celui du tremble. Pour remplir de telles lacunes le pin de Weymouth est d'autant moins à dédaigner que les forestiers expérimentés apprécient tous les jours davantage la valeur de son bois. Sous ce rapport je renverrai à un travail de Mr. E. Grütter, inspecteur forestier de la province du Hanovre; (*sur la valeur du pin de Weymouth*, Revue mensuelle des forêts et de la chasse, cahier d'août 1871). La partie de cet article qui contient des exemples de l'utilité de ce bois pour les usages ordinaires de la vie, mériterait d'être reproduite dans notre feuille. Je suis d'avis que même en employant les plus grands soins pour élever des plants, nous ne serons pas toujours en mesure d'avoir en quantité suffisante l'essence que nous désirerions cultiver, comme convenant le mieux pour améliorer nos taillis; en nous souvenant dans ce cas du vieux proverbe: «le mieux est l'ennemi du bien», nous nous contenterons d'une essence moins appropriée au but. Ce qui m'affermis dans cette manière de voir, c'est que de tous nos travaux d'amélioration il n'en est point dont la portée surpasse celle des cultures. En Suisse en particulier, on fera bien plus pour la prospérité des forêts en travaillant énergiquement à opérer des cultures, qu'en établissant des plans d'aménagement dont tous les détails sont minutieusement prescrits sur le papier, mais qu'on ne met pas en pratique et malgré lesquels on néglige de mettre en culture jusqu'aux plus petits coins des forêts. Pour justifier mon opinion sur l'emploi accidentel des résineux dans

les taillis simples et composés, il faut que j'ajoute encore que si je suppose le manque de bons plants d'essences feuillues, ce n'est pas quand il ne s'agit que de petites coupes de quelques arpents seulement, mais d'une surface de 20 à 30 arpents; pour compléter le peuplement d'une telle coupe, en plantant à 4 pieds de distance, il faut disposer de 70,000 à 75,000 plants. Ce n'est qu'en théorie qu'il est facile d'avoir toutes les années un tel nombre d'exemplaires, en sujets de 2 $\frac{1}{2}$ à 4 pieds de haut; pour qu'on puisse compter d'en pouvoir disposer en réalité, il faudrait que pendant tout le temps durant lequel on élève les plants, d'abord dans la pépinière et ensuite dans la bâtardière, tout se passât à souhait, sans aucun obstacle imprévu. Mais où est le forestier qui peut maîtriser l'influence de la température, et se préserver dans toutes les circonstances des ravages des insectes, des vers blancs par exemple.

Dans les lignes qui précèdent je me suis prononcé *en principe* pour la plantation, comme moyen d'améliorer le peuplement des taillis simples et composés, mais c'est surtout pour les cas où il s'agit de bons sols, qui sont disposés à se couvrir d'herbes et de plantes inutiles, que ce mode de régénération est nécessaire; en revanche les semis par places et par bandes ont aussi du succès dans les terres moins fertiles, particulièrement sur le sable et le gravier. J'en ai vu dernièrement un exemple au Buchwald, forêt administrée par M. Meisel; il y a exécuté des semis de pins qui ont maintenant de 4 à 5 ans; ils ne laissent rien à désirer, et amélioreront certainement le peuplement de bois feuillus. Sur ce sol de gravier et de sable mêlés d'un peu de limon, les rejets de souches n'ont pas encore poussé avec une grande vigueur, les mauvaises herbes n'ont pas agi d'une manière nuisible, et les trembles et les saules ont fourni une ombre latérale qui a plutôt été favorable aux semis pendant les premières années; maintenant il est vrai le moment est venu de manier la serpe pour leur donner plus d'air et de lumière, afin qu'ils ne restent pas en arrière des rejets de souches, qui du reste n'ont pas poussé comme ils l'auraient fait sur un meilleur sol. Dans cette forêt, le peuplement principal est un taillis composé, formé de hêtres; sur ce sol de moyenne qualité, il ne peut livrer que des produits médiocres avec une révolution de 40 ans; aussi c'est justement là qu'un mélange de pins donnera d'excellents résultats; non seu-

lement cette essence augmentera notablement les produits d'éclaircie, mais encore la coupe définitive fournira d'un quart à un tiers plus de bois que n'auraient pu le faire les hêtres seuls. Cet accroissement de production augmentera la rente de la forêt, quoique le bois de pin n'ait pas la même valeur que celui de hêtre, car c'est à peine si les pins prendront la place d'une seule tige de hêtre. En effet, dans l'état où se trouve ce peuplement, un assez grand nombre de pins y trouveront de l'espace entre les hêtres jusqu'à l'âge de 40 ans, et s'il y en avait trop on les couperait dans les éclaircies, qu'il faudra répéter deux ou trois fois; les produits accessoires que ces opérations fournissent ne sont pas à dédaigner dans notre contrée, où les plus mauvais fagots trouvent des acheteurs. C'est aussi pour cette raison que j'admets la petite distance de 4 pieds, pour les plantations complémentaires dans les taillis simples et composés; s'il ne fallait pas trop de travail et de plants, je me prononcerais même pour un espacement de 3 pieds, en supposant toujours qu'on fera de bonne heure des coupes de nettoyage; quand viendront ensuite les éclaircies proprement dites de la 8e à la 10e année, de la 15e à la 18e, de la 25e à la 28e, on pourra d'autant plus hardiment faire disparaître tous les bois blancs; on obtiendra de cette façon des produits secondaires très importants, et on ne conservera pour la coupe définitive que des bois de valeur.

Tout ce que je viens de dire est connu depuis longtemps, et mon article ne mettra pas en circulation des idées nouvelles. Cependant j'ai cru devoir l'écrire, parce qu'on fait encore trop peu chez nous, pour améliorer par des cultures les peuplements des taillis simples et composés. Quand on ne défriche pas des coupes pour y faire des cultures agricoles temporaires, on laisse venir ce qui veut croître, et on s'étonne après que l'accroissement des peuplements diminue, que les produits des coupes soit toujours moindres, et que le sol devienne plus mauvais. On ne peut parer à ces inconvénients que par des cultures intensives; mais elles occasionnent plus de peine et de travail qu'on n'est disposé à en consacrer aux taillis simples et composés.

Lenzbourg, en août 1871.

Walo de Greyerz, insp. for.